

GROOVE Le «jeune de banlieue» rompt avec le rap.

De La Peste à Peter Punk

DISIZ LA PESTE CD DANS LE VENTRE DU CROCODILE (Naïve). En concert le 17/09 à Lille, le 18/09 au Glazart à Paris.

Il a le cheveu qui a poussé, qui a bouclé. Fini la boule à zéro du rappeur, les sourcils froncés du mauvais garçon, et l'insulte adolescente pour seul refrain. Disiz La Peste est en pleine mutation comme il le dit dans son nouvel album. Dans le ventre du crocodile, qu'il présente cette semaine sur scène et sous un nouveau nom, Disiz Peter Punk. Comme Peter Pan, car ce trentenaire n'a rien perdu de sa candeur, et Punk parce que l'artiste rap qui s'est fait connaître à l'aube des années 2000 avec *J'pète les plombs*, une parodie du film *Choua libre*, ne fait plus dans le registre rap français, mais a mis au point une musique qui pioche aussi bien dans la new wave des Talking Heads que dans l'afro-beat, la chanson française ou le rock. De son vrai nom Serigne M'Gueye, Disiz n'a pas apprécié qu'on l'enferme dans le rôle du rappeur rigolo. En plus de ses divergences artistiques avec son précédent label, il y a cinq ans, il sature du rap, de l'ambiance, des «45% de mecs de ma cité qui me croyaient riche, parce que j'avais juste changé de quartier à Evry», raconte-t-il. Certaines de ces connaissances tentent l'extorsion de fonds, menacent sa famille, mais celui que tout le monde sait gentil ne lâche rien : «J'ai su dire non, explique-t-il. Sans même appeler la police, je leur ai dit que je ne donnais pas, que si je cédais aujourd'hui qu'est-ce qui se passerait demain ? J'ai même pas cherché à me faire protéger. Les mecs de sécu, c'est eux qui le mettent à l'amende ensuite. A la fin, je ne sais pas ce qui les a déçoués, mais il ne s'est rien passé.» Du coup, Disiz tourne la page du rap.

Il s'essaye à la comédie avec un premier rôle dans le film *Dans tes rêves*, se met à écrire un roman les *Derniers de la rue Ponty* (Naïve) avec deux séjours de deux semaines au Sénégal, anime un atelier au théâtre de l'Odéon. Il annonce la fin de son histoire d'amour avec la musique de son adolescence dans le CD *Disiz the end* en 2009. Et s'attelle à sa nouvelle mission : se débarrasser de ce qu'il appelle son casier judiciaire rap. «Je ne veux plus qu'on juge ma musique par rapport à son contexte socioculturel, dit-il presque pompeusement. Que je vienne de banlieue, je ne l'ai pas choisi, c'est l'héritage de ma mère. Par qu'on puisse changer le regard qu'on porte sur moi, il faut que je puisse changer le regard que je porte sur moi-même, que je me considère comme un artiste à part entière. Je me suis dit : au lieu d'avoir un propos contestataire, je vais avoir une démarche contestataire. Le rap a toujours été anticonformiste, en faire aujourd'hui ne l'est plus.» Il se gave alors de Bowie, de David Byrne, du groupe anglais The Fall, qui lui inspire le très troureg-électrique *Trans-Mauritania*, appuie l'écriture de ses textes sur deux livres, la *Culture du narcissisme* de Christopher Lasch et les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Dans ses chansons très pop-rock, il se moque de sa course contre le temps (*Je ne fais rien comme les autres*), de ses peurs de petit garçon (*Les Minutres*), mais n'oublie pas au final sa fibre de rappeur engagé contre la politique anti-immigration de l'ère Sarkozy en détournant le fameux «La France, tu l'aimes ou tu la quittes», en *Je t'aime et je te quitte*.

STÉPHANIE BINET



Dyptique vidéo de *Terrain vague*. PHOTO PERRINE LACROIX

EXPO Perrine Lacroix présente à Marseille un travail vidéo sur l'isolement d'une Algérienne laissée au pays par son mari, maçon en France.

Bled blême et murs inachevés

TERRAIN VAGUE
de PERRINE LACROIX
Galerie Buy-sell Art Club,
101, rue Consolat,
3001 Marseille.
Jusqu'au 10 octobre.
Rens. : 04 91 50 81 22.

On peut passer à côté de la galerie Buy-Sell Art Club sans la voir. Domage. On peut la voir sans remarquer qu'il y a une expo dedans. Encore dommage. On entre quand même, des fois que... Il y a des murs en parpaings. Pas

Razika vit sous les ordres de la belle-mère, qu'elle appelle «le sultan». C'est à cette dernière que l'homme envoie de l'argent, pas à sa femme.

très engageant. Comme une bâtisse arrêtée en pleine construction.

«*Vestiges*». L'artiste Perrine Lacroix adore ces maisons pas finies, des «vestiges contemporains». Elle les prend en photo, partout où elle passe, et les appelle ses «châteaux en Espagne». Elle en construit aussi. Comme cet éphémère château marseillais, qu'elle a voulu sommaire. Pas plus de trois murs,

bruts. On y pénètre, pour trouver, à terre, le seul mobilier : deux télé.

Sur celle de gauche, une dame raconte sa vie. C'est Razika. La vidéo, enregistrée en juin 2009, dure 9 min. 23 s. Pas un bail, mais tout défile. On est dans le documentaire plus que dans l'art, même si la vie de Razika, 58 ans, constitue une sorte de work in progress. Razika est devenue orpheline à 8 ans, en 1959, pendant ce qu'elle appelle la «guerre de France». En France, on dit guerre d'Algérie. Ensuite, son oncle l'a élevée, c'est-à-dire qu'elle lui obéissait et passait le balai. Puis il l'a ma-

riée, à 17 ans, un mariage arrangé. «Je ne connaissais pas le monsieur.» L'époux a 20 ans de plus. Elle ne l'aurait pas choisi. Mais c'est l'oncle qui décide. D'Alger, Razika se retrouve dans un bled de Petite Kabylie, «envoyée comme un colza, il m'a trouvée à l'intérieur». Au bout d'un mois, son mari la «laisse au milieu des autres» et part. Razika se sent «comme jetée». Il vit

trente ans en France, vers Albertville (Savoie). «J'espérais qu'il m'emmènerait avec lui.» Il revient un mois par an, en décembre. «Il disait vaguement qu'il était maçon.» Les trois murs de l'expo sont comme une maison pas finie qu'il aurait bâtie autour d'elle. Razika l'appelle «Monsieur». Elle ne le connaît pas bien, a peur de lui serrer la main. Le monsieur lui fait quatorze enfants. Lui en France, Razika est au bled sous les ordres de la belle-mère, qu'elle appelle «le sultan». Ils sont 43 dans la maison. C'est à la belle-mère que l'homme envoie de l'argent, pas à sa femme. Razika a obéi toute sa vie, mais là, elle raconte. Les années de terrorisme, à partir de 1996, quand le village se vide, que les islamistes descendent de la montagne pour réclamer des voitures, de la semoule, de l'huile...

Caches. Sur la télé de droite, les images d'une forêt montagneuse qui brûle : l'armée détruit les caches des terroristes, en 2009. Aujourd'hui, le mari est revenu au pays. «Il y a beaucoup de respect entre eux», dit Perrine Lacroix. Cette artiste lyonnaise de 43 ans a

vécu en France près d'un foyer d'immigrés. Elle voulait savoir comment les femmes au pays vivaient leur isolement. Lors d'une résidence d'artistes en Algérie, elle a rencontré Razika. On peut dire qu'elle a bien fait.

De notre correspondant
à Marseille
MICHEL HENRY

**combat
de nègre et
de chiens**

la **colline**
théâtre national

« Bernard-Marie Koltès
Mikhaël Tsheikher
"Un homme qui n'est rien"
1970 »

du 22 septembre
au 3 octobre 2010

www.colline.fr
01 44 42 52 57

« 01 44 42 52 57 »